
M A N U S C R I T

LA TERRE AU-DELÀ DE LA MER

de Marjolein Bierens

**traduit du néerlandais (Pays-Bas) par
Catherine Tron-Mulder**

cote : NEE25D1393

**année d'écriture de la pièce : 2015
année de traduction de la pièce : 2024**



**Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit dans le cadre du projet Livre de mots, avec le soutien de la
Maison Antoine Vitez, du Performing Arts Fund NL, du Flanders Arts Institute
et de Flanders Literature ».**

AVANT-PROPOS

Au départ, l'écriture d'une pièce qui fasse suite à *Mooie Anna, een Zeeuwse fado* (La Belle Anna, un fado zélandais) me paraissait simple. En effet, je disposais d'une base solide et d'une histoire qui avait été bien accueillie. Dans la pratique, le projet s'est avéré plus difficile, et ce pour plusieurs raisons : la forme de *Mooie Anna* était très contraignante ; le récit suivait une progression linéaire ; et, qu'on le veuille ou non, la confrontation d'idées entre deux amoureux unis par une passion dévorante dégage une autre énergie qu'une relation mère-fille tissée à distance, a fortiori sans contact direct mais dans le cadre d'un échange épistolaire – puisque c'est la forme que la pièce devait prendre, comme je l'ai senti assez rapidement.

C'est pourquoi, pendant tout un été, j'ai lu des lettres d'émigrants zélandais. Si elles ne m'ont guère avancée sur le fond, elles m'ont donné une idée de la forme : une succession de banalités, parfois drôles et désarmantes, et de brusques coq-à-l'âne entre des sujets profonds et religieux et des remarques légères et domestiques. On imagine l'auteur de la lettre poser sa plume en attendant un regain d'inspiration, puis la reprendre après quelques instants de réflexion. Ces exemples m'ont éclairée sur le rituel épistolaire. Il faut garder à l'esprit que ces personnes n'étaient pas très instruites ; lire et écrire n'entraient pas vraiment dans leurs habitudes. Il fallait prendre le temps pour cela. Aussi leurs missives étaient-elles souvent remplies de fautes de langue, de mots écrits en phonétique et de phrases biscornues. Quoi qu'il en soit, j'ai voulu restituer un peu de cette atmosphère et de ces enchaînements dans la correspondance entre la mère et sa fille.

Dans les premières versions, les lettres conservaient une certaine superficialité, mais elles ont pris de la profondeur lorsqu'il est apparu clairement que, si elles constituaient la suite de *Mooie Anna*, elles ne devaient pas en être une simple répétition. La relation entre Anna et ses filles, qui n'était pas évoquée dans la pièce précédente, devait être réinventée sous la forme épistolaire. Au début, il semblait assez compliqué de donner de l'intérêt à un échange de lettres. C'est seulement en retrouvant dans le texte ces associations d'idées que j'y suis parvenue :

Il y a des lettres qu'on envoie, et d'autres qu'on reçoit.

Il y a des lettres qui se perdent en route.

*Il y a des ébauches de lettres, des réflexions à propos de lettres,
des notes à incorporer dans une lettre.*

Il y a des lettres qui ne sont destinées qu'à celui ou celle qui les écrit.

Il y avait là quelque chose d'essentiel pour aborder l'échange épistolaire de manière plus libre et plus associative. Pour moi, les lettres de la fille communiquent des informations, tandis que celles d'Anna sont de nature différente : elles fonctionnent davantage par association d'idées, possèdent plusieurs niveaux de lecture et se situent à la croisée de l'écriture et des réflexions et souvenirs personnels – reste d'ailleurs à savoir ce qui est confié à la feuille de papier et ce qui ne l'est pas.

Tout cela a pris son essor quand je suis tombée sur les expressions « élan d'écriture » et « rage » ou « faim de lecture ». J'ai imaginé ces femmes en train de noircir des pages et des pages, avides de recevoir des nouvelles, mues par le besoin farouche de s'exprimer et d'échapper à la solitude. Le besoin d'entendre une voix humaine dans une existence isolée, au milieu d'éléments déchaînés et incontrôlables.

C'est ainsi que, peu à peu, est née une correspondance entre la majesté des panoramas d'une part, l'aspect graphique et le paysage de la langue d'autre part.

Dès le début, j'ai puisé beaucoup d'inspiration dans ces deux continents si éloignés l'un de l'autre. Le sol où s'enracinent les deux femmes et les circonstances dont elles sont captives, avec entre elles les vagues de l'océan Atlantique. L'eau, ennemie de la terre. L'image de la vieille Anna dans la boue jusqu'aux chevilles, qui essaie de rester debout sur ce sol abandonné, sables mouvants de ses souvenirs, par opposition à sa fille qui défriche et exploite de nouvelles terres et vit dans le présent. Pour l'une comme pour l'autre, il s'agit d'affronter l'environnement auquel elles sont vouées. Ce sont aussi ces deux terrains qui, quelque part, racontent eux-mêmes l'histoire et se complètent tout en s'opposant. L'ancien pays s'incarne pleinement dans la grandeur des paysages de Zélande, faite de champs inondés entre la mer et le ciel, tandis que le nouveau déploie ses immensités vierges.

Sujet : Les filles de la Belle Anna quittent la Zélande abandonnée de tous. La correspondance débute vers 1933 et se poursuit jusqu'en 1953. Les jeunes femmes vont s'installer dans le Michigan, sur les traces des premiers Zélandais partis en Amérique. Au fil des lettres, la voix d'Anna s'éteint peu à peu, tandis que celle de sa fille prend de la force et de la personnalité.

Mots-clés : Zélande « terre de la mer », mélancolie, mal du pays. Le départ des enfants, la séparation des familles, la fondation de nouveaux foyers.

Marjolein Bierens

LA MÈRE :

Tholen, 1933,
vers la fin de l'hiver, quand les jours rallongent,
trente jours depuis l'instant où vous êtes parties

Ma chère enfant,

Comme j'ai été soulagée
de recevoir enfin ta lettre
et de reconnaître ton écriture,
ces longues boucles échevelées et familières
qui m'ont fait penser à la démarche un peu gauche
que vous aviez, ta sœur et toi,
et tous ceux
qui sont habitués à marcher dans un sol lourd
et à arracher leurs pieds à la glaise collante.
Je me souviens, vos yeux étaient si gris,
gris comme l'eau du Krabbenkreek
et de l'Escaut oriental.
Je me souviens du temps qu'il faisait
quand vous êtes parties...
Le brouillard flottait bas sur la campagne
comme pour dérober au souvenir
les champs inondés
et ça sentait le vieux bois humide
qui n'avait pas voulu brûler...

Je me souviens, vous étiez si jeunes toutes les deux,
dans vos tenues de voyage,
à peine sorties de vos années d'enfance...

Et après votre départ, j'ai marché à travers la ferme
pour écouter le bruit que ça faisait, maintenant que vous n'étiez plus là...

En ce jour feutré, j'ai écouté le silence du brouillard
suspendu au-dessus des champs
comme une douce étoffe tissée d'eau et de nuages...
Le brouillard estompe les choses, il rend tout calme et silencieux...

Après votre départ, j'ai écouté...
mais avant, j'avais surtout regardé
vos petits gestes,
de peur d'oublier
la façon dont vous aviez remis à leur place
les cheveux échappés de vos tresses,
ou dont vous aviez chargé vos affaires sur cette simple charrette de bois.
Faute de chevaux, c'est vos jeunes maris qui la tiraient.
Vous n'étiez leurs femmes que depuis quelques jours
et ils ne m'étaient pas encore assez proches pour que je les appelle mes fils.
Ah, ils ne savaient pas encore comment s'y prendre face aux larmes des femmes
et avaient déjà bien du mal à retenir les leurs.
Ils étaient fils de fermiers, et guère plus âgés que vous.
Je me souviens de chaque geste, pour soulever, tirer,
et nous avions beau dire le contraire,
je savais bien qu'on ne se reverrait plus jamais.
C'étaient les derniers instants.

Et debout sur le pas de la porte
je me suis fait la leçon :
« Allons, gardons les pieds sur terre ! »,
comme le font toutes les femmes
qui ont donné la vie
et qui pensent à ces corps qu'elles doivent vêtir,
à ces corps qu'elles doivent nourrir,
et je me souviens que c'est moi, personnellement, qui vous ai envoyées
au pays de la liberté :
« Partez, mes filles, allez-vous en !
Ici tout est vieux, là-bas tout est neuf,

là-bas on est libre de choisir qui on est.

Ici, on est fermier ou ouvrier, petit commerçant, pêcheur ou marchand de moules,
c'est l'un ou l'autre.

Aucune échappatoire. »

J'ai senti aussi la profondeur du passé,

l'incertitude de l'avenir,

j'ai senti combien le ciel paraissait lointain et le vent, si étrange parfois

quand il apporte d'autres odeurs que celles du sel et des algues,

j'ai senti l'étrangeté de ces objets

qu'un certain courant, un vent particulier

rejettent parfois sur la côte

– une chaussure, une malle – comme un bonjour venu d'un autre monde

alors que mes yeux à moi n'ont jamais rien vu

que l'eau du Krabbenkreek et de l'Escaut oriental.

J'ai senti aussi comme le monde était grand, comme il était vaste...

Vous, vous iriez plus loin que Middelbourg ou Sint Philipsland,

dont on voit les contours quand il fait beau.

Vous, vous iriez au pays de la liberté

que d'ici, même par temps clair,

on ne voit nulle part.

Et soudain j'ai eu peur

– comme une mère peut avoir peur pour son enfant –

peur que d'autres voient que vous aviez faim...

peur d'être la seule responsable

de cette odeur de misère autour de vous,

et je vous ai crié,

comme peut le faire et peut être une mère :

« Quand vous serez à bord, étendez tout en plein air ! »

Mais vous avez secoué la tête avec la fière assurance

des jeunes femmes qui ont fondé leur foyer

et qui, encore toutes tièdes de la nuit de noces,

repassent les chemises de leurs maris.

Il serait bien temps de penser à la lessive et au ménage
quand le sel ne collerait plus à vos lèvres.

Il serait bien temps de penser à la lessive quand l'air serait devenu doux
et sentirait l'eau des Grands Lacs
et les immenses forêts de cèdres.

Oui, pendant que j'écoutais le silence après votre départ,
j'ai trouvé ça étrange, que dans les grandes choses
on en revienne toujours aux petites.

Peut-être qu'en guise d'adieu
j'aurais préféré dire autre chose...

Et quand vous avez disparu,
le silence s'est enroulé comme un chat autour de mes jambes
et j'ai inspiré et expiré avec précaution
parce que j'avais l'impression
de devoir réapprendre à vivre.

....

J'ai nettoyé les gouttières
pour ne pas avoir à penser.

Réparé les volets

– ils étaient tombés aux mains du vent
qui faisait danser les rideaux comme des bohémiens
sur les chemins des courants d'air.

J'ai trimé aussi longtemps qu'il a fallu
pour que mes souvenirs arrêtent de gémir,
pour que mon ventre oublie
ce temps où vous faisiez encore partie de moi,
où vous habitiez en moi, où vous mangiez ce que je mangeais,
où vous baigniez dans mes eaux,
où vous étiez liées à moi corps et âme.

Dans cette grande ferme remplie de pièces sombres
où l'obscurité se transformait en nuit,
j'ai attendu que le matin se lève
en triant la vaisselle,

en frottant les couverts,
même s'il n'y avait plus rien à manger.
Oui, c'est fou le travail qu'il faut abattre
pour faire taire les pensées.

Et c'est ainsi que vous êtes parties...
Vos maris devant et vous, mes deux filles, derrière.

LA FILLE :

Anvers, le 7 février 1933

Chère maman,

*Quand nous sommes partis, nous avions le cœur gros
de tout ce que nous avons dû abandonner et nous pleurions tous,
mais une fois l'île derrière nous,
nos larmes ont séché d'elles-mêmes
et nos regards sont redevenus clairs.*

*Je savais que quelque chose s'était mis en branle
et qu'il fallait partir.*

*Le monde est si vaste, maman,
que nous avons dû nous donner la main
en arrivant dans la grande ville,
si vaste que nous avons eu peur dans la cohue de ces files de gens
qui comme nous
avaient fui leurs villages et leurs pays
pour partir au pays de la liberté.*

*Comme nous, ils espéraient une vie meilleure
– mais pour le moment elle se faisait attendre
car pendant des heures nous sommes restés prisonniers
d'une marée humaine de ventres et de dos, de paniers et de caisses.
Nous nous sommes sentis submergés par des vagues d'espoir,
mais aussi de chagrin.*

*J'éprouvais du soulagement, mais je sentais aussi l'odeur de la peur,
l'odeur d'autres pays,
de soupe et d'oignons venus de champs et de villages inconnus.
Et entourés de tous ces gens
qui arrivaient de l'est de l'Europe
et qui parlaient d'autres langues,
nous nous sommes retrouvés tous les quatre sur notre île.
Nous aussi nous avons eu peur lorsqu'au contrôle médical*

*ils ont regardé dans nos gorges, dans nos yeux
pour voir si nos regards étaient clairs.
Sur le manteau de ma sœur, ils ont tracé une croix à la craie
comme sur les manteaux de tous ceux
qui avaient l'air trop vieux, ou trop malades.
Elle avait pleuré si longtemps que ses yeux étaient rouges et gonflés
comme par une infection, et son regard semblait fiévreux.
Alors je lui ai donné mon manteau,
j'ai retourné le sien et je l'ai enfilé à l'envers
comme si c'était normal et que c'était la mode sur notre île,
et je l'ai prise par la main,
comme je le faisais toujours autrefois.
Pour finir, nous avons dû nous déshabiller,
ils ont lavé et pulvérisé nos vêtements
comme lorsque nous, nous traitions et pulvérisions les cultures
pour exterminer tout ce qui pouvait causer des dégâts.
Eh bien, nous aussi on nous a traités et désinfectés
dans des douches, avec du vinaigre chaud et du benzène,
jusqu'à ce que meure tout ce que nous portions sur le corps
et que nous ayons perdu les odeurs de notre enfance,
de la vase et du limon,
du vent de l'ouest et l'odeur du sel
qui imprégnait nos vêtements,
mais aussi l'odeur de la misère, ma mère,
du sol acide qu'on avait sous les ongles,
qui puait la pourriture
et qui avait fini par faire partie de nous,
cette odeur qui nous collait aux pieds et
qui était devenue l'odeur de notre corps.
Une grande partie de nous a disparu
quand ils nous ont désinfectés sous ces douches
et ça a estompé les différences entre les gens...
Nous étions tous des émigrants qui sentaient le benzène,
comme si cette odeur allait devenir celle du nouveau pays.*

Nous en imaginions déjà les contours...

Il ne restait plus qu'à l'atteindre.

Ma chère maman, j'espère qu'après notre départ

vous êtes vite rentrée vous mettre au chaud.

Et je trouve bien triste

que nous n'ayons pas pu dire adieu

à notre frère, qui était introuvable.

Il avait dû se cacher quelque part,

comme il le fait toujours

quand il aperçoit ne serait-ce que l'ombre d'une larme.

Embrassez-le de notre part, maman.

Faites-le, surtout...

surtout n'oubliez pas.

Anvers, le 25 février 1933

*Nous sommes toujours amarrés dans le port d'Anvers, maman,
sur le quai de la Red Star Line.*

Pourquoi ne levons-nous pas l'ancre ?

Personne ne sait ce que nous attendons.

*À bord il y a tellement de monde que la plupart du temps
il faut rester à l'intérieur, enfermés,*

*parce que nous sommes des passagers du pont inférieur,
parce que sur un bateau aussi il y a des classes sociales*

– première, deuxième et troisième classes –

qui ne doivent pas se mélanger,

même pas maintenant que nous sentons tous le benzène.

Mais nous nous laissons faire

*parce que nous sommes en route vers le pays de la liberté
où les classes sociales n'existent plus.*

Oui, tout est si étrange, maman,

qu'avec ma sœur nous préférons rire de tout

parce que sinon elle a peur de se remettre à pleurer.

Nous rions même de la nourriture à bord,

qui est tout juste bonne à donner aux chiens

et que nos maris refusent de manger.

Même dans nos périodes de vaches maigres, nous avons connu mieux

qu'à bord du paquebot Le Westernland

qui nous emmène en Amérique.

Prévenez les gens, maman,

si vous entendez dire que d'autres veulent partir après nous.

Dites-leur de se renseigner avant tout sur la nourriture

et sur la situation sur le pont inférieur

où les jeunes émigrants zélandais

se retrouvent mêlés aux gens du monde entier.

Et ça fait si longtemps que nous sommes bloqués

– personne ne comprend ce que nous attendons –

que tout le monde commence à s'ennuyer,

*même les gens chics du pont supérieur,
qui ont fait descendre des cigares accrochés à des ficelles
en espérant que nos jeunes maris sauteraient pour les attraper,
ce qu'ils ont fait d'ailleurs...*

J'espère que nous partirons bientôt, maman.

Je vous écrirai vite.

Ma sœur vous embrasse.

LA MÈRE :

Tholen, à l'approche du printemps 1933,
quand les journées deviennent plus chaudes
mais qu'il gèle encore la nuit

Ma chère enfant,

Depuis que vous êtes parties,
je marche tous les jours dans la campagne
– pour autant que le sol le permette
et que la terre détrempée me laisse faire –
comme pour la supplier,
et j'écoute le champ
en lui prêtant l'oreille comme à un malade qui vous réclame à son chevet
et qu'on entend respirer avec peine
à chaque instant du jour et de la nuit
et qu'on ne peut ou qu'on n'ose quitter
parce que, plus tard, quand les étoiles seront plus favorables,
on ne se le pardonnera jamais.
Aujourd'hui, il fait un temps d'hiver calme et paisible
mais il arrive d'autres pluies
qui couvriront bientôt les champs d'une pellicule d'eau ridée
où se refléteront les nuages...
Je ne suis pas la seule à me dire
que notre terre la Zélande a été abandonnée
maintenant que même le gouvernement
a oublié qu'elle existe
et qu'il nous a rejetés
comme un corps rejeté
un organe déficient,
maintenant que même les notables et les maîtres d'école
vendent des billets pour le bateau,
et conseillent de partir